Fabien Truong, 2015, Jeunes françaises. Bac + 5
made in banlieue, Paris, La Découverte, 283 p.

Sophie Blanchard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1143>

DOI : 10.4000/cdg.1143

ISSN : 2107-7266

Éditeur

UMR 245 - CESSMA

Référence électronique

Sophie Blanchard, « Fabien Truong, 2015, Jeunes françaises. Bac + 5 made in banlieue, Paris, La Découverte, 283 p. », *Carnets de géographes* [En ligne], 10 | 2017, mis en ligne le 30 septembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdg.1143>

La revue *Carnets de géographes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Fabien Truong, 2015, *Jeunesses françaises. Bac + 5 made in banlieue*, Paris, La Découverte, 283 p.

SOPHIE BLANCHARD

Lab'Urba

Université Paris Est Créteil

Géographie

sophie.blanchard@u-pec.fr

Cet ouvrage rend compte d'une enquête ethnographique étendue sur dix ans, entre 2005 et 2015 : Fabien Truong livre une analyse diachronique de trajectoires de « jeunes de banlieue », étudiées dans le cadre d'une thèse de sociologie. Il a rencontré la plupart des enquêtés alors qu'il leur enseignait les Sciences économiques et sociales dans différents lycées de Seine-Saint-Denis, où il a exercé pendant 5 ans comme « titulaire en zone de remplacement », avant de devenir enseignant au département de sociologie de l'université Paris 8. L'enquête suit une cohorte d'une vingtaine d'anciens élèves devenus étudiants : ces « bacs + 5 made in banlieue » ont en commun d'être domiciliés en Seine-Saint-Denis où ils ont fait leurs études secondaires, issus de familles immigrées, racisés, et pour la plupart d'entre eux, de religion musulmane. Ils s'orientent dans diverses voies, les filières d'enseignement supérieur des lycées - Sections de Techniciens Supérieurs et classes préparatoires, les filières universitaires - les « facs de banlieue » comme les universités parisiennes, en licence ou en Institut Universitaire de Technologie, ainsi que dans des écoles privées, Sciences Po et des écoles de commerce. L'un des fils rouges du texte est de mettre en lumière la manière dont ils négocient avec leur « condition banlieusarde » dans ces différents lieux d'étude.

L'ouverture de l'ouvrage met en scène l'auteur, jeune TZR qui vole de lycée en lycée sur sa bicyclette alors qu'en 2005 les banlieues brûlent, avec un sens certain du romanesque. La situation d'enquête, qui le place en situation de référent et de confident, est d'emblée analysée dans une dimension réflexive. Les parcours d'Aysha, Irfan, Lakhdar et les autres déroulent autant d'histoires de vies incarnées dont le lecteur suit avec enthousiasme les réussites, les pauses et les bifurcations. Le plan de l'ouvrage suit les trajectoires des jeunes enquêtés : il s'ouvre sur un panorama des années lycée et se termine par un regard sur les voies professionnelles et les vies amoureuses dans lesquelles elles et ils s'engagent. Le premier chapitre fait ressortir la figure du « lycéen du général » qui constitue une figure d'exception dont la légitimité, fondée sur l'excellence, le distingue des autres jeunes banlieusards. L'accent est mis sur le rôle des études dans les trajectoires sociales de ces lycéens issus de l'enseignement général. Le moment des choix d'orientations post-bac ouvre un premier questionnement sur l'étendue des possibles. Les choix formulés s'appuient sur deux types de critères. Le type de filière tout d'abord, la préférence allant aux formations réputées pour leurs formes d'encadrement poussées, quel que soit le niveau visé, STS, IUT ou classes préparatoires, l'une des priorités les plus partagées étant d'« éviter la fac ». La localisation ensuite : les choix des étudiants révèlent une tension entre la volonté de rester proche de chez soi et celle de passer le périphérique pour étudier dans le « blanc Paris ». Parmi tous les parcours envisagés, la voie la moins légitime et la moins désirée semble être l'inscription en licence

dans une université de banlieue. L'auteur distingue trois voies possibles : la « voie normale », une licence à l'université, la « voie médiane », une formation en deux ans, en IUT ou STS, débouchant souvent sur une poursuite d'études, et la « voie royale » des classes préparatoires et des grandes et petites écoles. Les trois chapitres suivants s'attachent à décrire les parcours des étudiants qui se sont engagés dans ces différentes voies. Les chapitres 5 et 6 rendent compte des poursuites d'études, en master, cursus présenté comme une forme de confirmation permettant de conclure des parcours scolaires, et dans les grandes écoles. Le dernier chapitre ouvre sur les devenir professionnels et amoureux des enquêtés.

La place de l'université dans ces différentes trajectoires est un autre fil conducteur de l'ouvrage. L'université, « colosse aux pieds fragiles », aux prises avec une démocratisation scolaire qui l'a transformée en « fac de masse », n'apparaît pas comme d'un abord facile. Les débuts des six étudiants ayant emprunté la « voie normale », inscrits dans diverses licences (droit, LEA chinois/anglais, LLCE coréen, économie, sciences politiques), sur les bancs d'universités parisiennes (Paris 1) et d'universités de banlieue, de Saint-Denis à Nanterre en passant par Villetaneuse, sont marqués par la nécessité impérieuse d'apprendre les règles du jeu académique et de la vie sociale sur le campus. Ces apprentissages se traduisent parfois par des métamorphoses matérialisées par des transformations physiques - perte de poids, nouvelle coupe de cheveux, changement de style vestimentaire. L'auteur souligne le rôle crucial joué par les « groupes de pairs », qui ont un effet d'entraînement, aident à la traduction des enjeux universitaires et apportent un indispensable soutien moral aux étudiants débutants. Ces collectifs d'alliés sont une des clés de l'intégration et du succès dans « le contexte de la fac de masse ». Pour ces étudiants qui habitent chez leurs parents, la famille, sur laquelle ils s'appuient durant toutes leurs études, est aussi un pilier indispensable.

Les années de licence sont présentées comme des « années tampon », marquées par l'incertitude. Elles demandent un travail sur soi et apportent certes une somme d'expériences et d'expertises, mais elles imposent aussi aux jeunes étudiants une persévérance qui leur permet de tenir à distance la perspective parfois très oppressante, de l'abandon. Certains poursuivent, d'autres se réorientent. Fabien Truong décrit l'expérience d'un processus de dépossession et d'infériorisation, il fait ressortir les craintes, exprimées par les enquêtés, de ne pas s'être engagés dans la bonne voie ainsi que la nécessité qu'ils formulent de repenser leur orientation et de « faire les bons choix » pour la suite. Pour ceux qui n'ont pas décroché, la poursuite d'études en master, en école ou institut apparaît incontournable. Dans le contexte actuel de démocratisation scolaire, la norme des études longues semble s'être imposée, même chez des étudiants en échec. Pour ceux qui décrochent, le deuil des études prend du temps : confrontés à une peur du vide, les quelques étudiants qui sortent du système s'accrochent au rôle central des « petits boulots ». Omniprésents, car tous les enquêtés sont des étudiants-salariés, ces « petits boulots » sont analysés comme des éléments importants dans les apprentissages. Ils arriment les études à la réalité économique et viennent aussi et surtout combler l'acquisition de « savoir-être », en termes de présentation et de communication, que les formations, notamment universitaires, ne dispensent pas suffisamment aux yeux des jeunes enquêtés. Les séjours à l'étranger, qu'il s'agisse d'échanges Erasmus, d'un semestre passés au Canada et d'un stage au Chili pour Lakhdar, ou d'une année d'études à l'étranger, en Turquie pour Sara et en Corée pour Ryan, constituent un autre complément très valorisé à la formation des étudiants. Ces séjours, qui ne concernent qu'une partie des étudiants enquêtés, permettent un décentrement du regard et donnent accès à de nouvelles configurations vite idéalisées.

Les perceptions des pratiques pédagogiques à l'université ne sont pas centrales dans l'ouvrage de Fabien Truong ; les quelques éléments qui ressortent sont assez peu flatteurs et expriment des

critiques souvent adressées aux premiers cycles universitaires. La jeunesse et l'inexpérience de certains chargés de TD, les relations distantes et parfois empreintes de méfiance avec les enseignants plus âgés et mieux placés dans la hiérarchie, sont comparées négativement à l'encadrement plus poussé qu'offrent les IUT, les STS et les classes préparatoires. Cet encadrement passant par le contrôle des présences, les évaluations régulières et le contact privilégié avec les « profs », est fortement valorisé dans les discours des jeunes enquêtés. Les exigences et le nécessaire ajustement social que demande l'intégration dans les classes préparatoires et les grandes écoles ressortent également, adossés à une analyse fine des compétences acquises et des opportunités que permettent ces cursus. La licence suivie par certains après une classe préparatoire est alors ressentie comme une rétrogradation symbolique : Aysha s'ennuie en licence d'histoire après la prépa, Idriss estime qu'il a obtenu sa L3 économie-gestion « les pieds sur la table ». Si l'enseignement reçu en premier cycle à l'université est évoqué en termes peu laudateurs, les poursuites d'études en master suscitent plus d'enthousiasme. Le rapport ambivalent à un savoir académique légitime, parfois présenté comme trop abstrait mais de plus en perçu comme indispensable par des jeunes qui aspirent à une mobilité sociale par l'école, alimente un regard très critique à l'égard des « *business schools* ». À la désillusion devant la « dévaluation du savoir », les évaluations perçues comme injustes et le contenu des cours décevants, se surimpose l'analyse désabusée du modèle économique des écoles de commerce où les étudiants se voient en clients floués sur la marchandise : « on a payé 24 000 euros pour un diplôme qui vaut pas grand-chose », conclut Sébastien au terme de ses années d'études.

Le rapport au savoir et aux établissements fréquentés est un élément constitutif des trajectoires de ces étudiants issus des classes populaires. Les parcours ici présentés représentent, pour la plupart d'entre eux, des exemples d'ascension sociale par l'école, qui ne peuvent se lire isolément mais s'inscrivent le plus souvent dans des dynamiques familiales. Il ne s'agit pas ici des parcours de « miraculés scolaires » présentés dans les travaux de Paul Pasquali (Pasquali, 2014), mais de petits trajets de mobilité ascendante, d'une mobilité sociale qualifiée de « raisonnable ». Ces trajectoires, dont les étudiants établissent la cohérence au travers d'histoires rétrospectives qu'ils se racontent pour confirmer la valeur de leurs choix et affirmer leur singularité, signalent donc surtout des réussites. La valeur accordée à l'institution scolaire comme moyen de promotion sociale se retrouve néanmoins au-delà de ces parcours de « bons élèves ». Les trois jeunes hommes auxquels le précédent ouvrage de Fabien Truong, *Des Capuches et des hommes* (Truong, 2013), donnait la parole, affirmaient une même foi en l'école. A travers une série d'entretiens analysés, l'auteur interrogeait notamment les ressorts du décrochage scolaire et de l'entrée dans la délinquance. Leurs discours sur l'école et sur l'orientation des lycéens de banlieue, bien que globalement négatifs, révélaient une connaissance du système scolaire de l'intérieur. Tarik, Radouane et Eliott se décrivaient comme des individus amenés à jouer un rôle de transition dans la mobilité sociale par l'école, en projetant un discours sur l'école au futur, sur des enfants qu'ils n'ont pas encore. Leur croyance dans la force de l'institution scolaire et l'importance des diplômes rejoint sur ce point celle de leurs anciens camarades parvenus au « bac + 5 ». Dans ces deux livres qui dévoilent par ricochet les évolutions de la banlieue et de ses représentations, Fabien Truong interroge donc le regard critique et informé que les jeunes des classes populaires portent sur l'école et sur les études, sur les portes qu'elles peuvent ouvrir comme sur leurs limites.

PASQUALI P. (2014), *Passer les frontières sociales. Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*, Paris, Fayard, 459p.

TRUONG F. (2013), *Des Capuches et des hommes*, Paris, Buchet-Chastel, 243p.